Grande Conférence de Charles Melman
Le devenir des enfants dans la crise culturelle III
Jeudi 15 avril 2021

Je vais vous proposer ce soir que nous réfléchissions ensemble à la façon dont s'éduquent nos enfants.

Ça nous fera bien sûr réfléchir sur la façon dont nous-mêmes avons été éduqués. Ce que nous ne savons pas, c'est que le mot « éduquer » est apparu très tardivement dans la langue française, au XVIII^e siècle. Et pendant plus d'un siècle, il a eu très mauvaise réputation. C'est drôle, ça. On ne disait pas *éduquer* les enfants, on disait *les nourrir*. Ce qui bien sûr met en place une tout autre perspective. Je dois reconnaître que ce serait infiniment plus joli si nous avions un ministère du nourrissage des enfants. Qu'est-ce que nous aujourd'hui nous entendons par « éducation » ? Ce mot dont l'histoire est surprenante, ce remplacement de la fonction de nourrissage par celle de la conduite, c'est bien ce dont il s'agit avec ce terme de latin *educare*, « conduire hors », *e-ducare*. Nous pouvons dire aujourd'hui que l'éducation de nos enfants rencontre une double épreuve complètement différente, mais c'est néanmoins le même terme qui les représente.

Il est évident que le lieu primordial de l'éducation est la famille avec tout de suite une question qui va vous apparaître, et qui est étrange parce qu'elle ne semble pas spécialement posée, mais comment se fait cet apprentissage de l'enfant au sein de sa famille ? Par quels moyens ? Par quelles voies ? Par quels responsables ? Quels professeurs ? Par quels ouvrages ? Premier aspect. Et deuxièmement, qu'est-ce qu'il y apprend ? Il faut croire que ce qu'il y apprend est suffisamment essentiel et déterminant pour son existence, puisque comme l'a montré la psychanalyse, c'est en ce lieu et à l'âge de la puérité que vont se mettre en place pour lui les déterminations qui vont

commander son existence. Il faut donc croire que la manière dont nous y sommes nourris est tout à fait essentielle.

Je ne vais pas détailler mais ramener pour nous ce que l'enfant en aura retenu sous une double rubrique. La première c'est qu'il va y endosser le trait fondamental qui va lui permettre d'être reconnu dans son existence et de se faire reconnaître et qui est celui de son identification. Et sans cette identification, comme nous le savons, elle est primordialement sexuelle, sexuée.

Ce qui est étrange, c'est qu'en même temps non pas qu'il y prend, je dirais, ce savoir sur son identité mais qu'il l'incorpore, - ce qui est une autre opération que celle qui serait une simple acquisition -, ce qui est parallèle à cette identité qu'il va ainsi acquérir est une notion fondamentale, qui elle aussi va décider de son futur, et qui s'appelle la tempérance.

C'est un terme dont j'espère la familiarité vous est acquise. Elle signifie simplement que, dans le rapport que nous avons à la réalisation de nos appétits et de nos désirs, eh bien cette réalisation est précédée par un temps, par un temps d'arrêt, par un temps d'opposition qui engage la décision propre du sujet avant qu'il accomplisse l'éventuelle satisfaction de ses besoins ou de ses désirs et que c'est donc le temps où se constitue outre son identité, celui de sa subjectivité. Je veux dire celui de sa responsabilité, de la façon dont il va décider des modalités de la temporalité, des manières de la réalisation de ses besoins et de ses désirs à partir justement d'identification sexuée qu'il a préalablement incorporée, c'est le terme de Freud, c'est une métaphore bien sûr.

Nous dirons peut-être, nous, par laquelle il est habité et par laquelle il est construit. Comme vous n'êtes pas, dans le système d'éducation qui est le nôtre, le moins du monde tenus de me croire, eh bien vous pouvez vous référer à ce merveilleux compte-rendu de Freud à propos du petit Hans et donc d'une phobie chez un enfant de 5-6 ans ; et vous verrez de quelle façon ce double trait, celui de l'identification, garçon ou fille, et puis

celui de l'acquisition de la tempérance, autrement dit on ne se jette pas, on ne se précipite pas sur l'objet propre à satisfaire sa pulsion, mais on y engage sa réflexion, son éthique, sa responsabilité, et cela très tôt chez l'enfant, vous verrez combien toute cette observation est le récit en quelque sorte du débat du petit Hans pour d'abord être certain de son identité sexuée afin de dépasser sa phobie et de pouvoir donc être représenté dans le monde et donc ainsi de pouvoir s'y aventurer, s'y aventurer sans avoir peur de cette instance surmoïque, qui pour lui va être ce cheval, cheval de trait, et dont l'animalité marque, je dirais, le caractère étranger par rapport à ce que lui-même pourrait être.

Encore que, vous aurez le plaisir de le relire dans cette observation, vous apprendrez que premièrement il se trouve que pour son anniversaire de 3 ans, Freud, qui était un ami de la famille, lui avait offert, au titre de cadeau, un cheval à bascule et que d'autre part lorsque le petit Hans revenait de ses balades avec la nourrice dans Vienne, où il manifestait sa phobie des chevaux, sa crainte, je dirais, qu'ils ne le mordent ou que le cheval ne vienne s'écraser sur le sol, il rentrait à la maison et qu'est-ce qu'il faisait ? Eh bien, il jouait à faire le cheval.

Vous vous rendez compte ? Autrement dit, il cherchait de façon quasiment désespérée, je dirais, l'identification impossible qui était la sienne dans sa famille puisqu'il n'arrivait pas à décider ou à percevoir si le trait qui est primordialement un trait phallique et auquel il aurait pu s'identifier et ainsi, je dirais, paraître dans le champ des représentations et dans le monde, si ce trait était du côté de sa mère ou du côté de son père, et donc si son identification devait être masculine ou féminine.

Vous reconnaîtrez, par ce condensé que je viens de vous faire, de ce cas épatant à cet égard du petit Hans, vous reconnaissez bien une situation première dont va dépendre une éducation première, dont va dépendre tout l'avenir, je dirais, de celui qui à l'époque est encore un enfant et vous aurez également la surprise de constater, et ça n'est pas sans intérêt pour nous aujourd'hui, que le trait phallique qu'il identifiera et auquel il va

s'identifier, se repère pour lui du côté maternel et que ainsi, bien que ce soit un petit garçon et qu'on ne lui connaisse pas plus tard d'humeur spéciale, d'humeur particulière, ce petit garçon est soutenu dans son identité par un trait, un trait Un, un trait phallique qu'il perçoit comme relevant de la lignée maternelle.

Et toujours pour nous servir de ce cas et peut-être assécher un peu la sévérité des éléments théoriques que je vous amène, le devenir du petit Hans sera, vous le savez ou vous le saurez, d'être l'inventeur de la mise en scène théâtrale des opéras, comme s'il avait, avec beaucoup d'intelligence, et il se montre fort intelligent dans ce récit, dans sa recherche, dans ses tâtonnements, dans ses hésitations, ses allers et retours, il se montre vraiment très bien ce petit Hans, eh bien sa vocation va être de réussir à accorder sur la scène qui pour lui, enfant, a été la scène du conflit conjugal, du conflit entre ses parents, il va passer sa vocation et son talent - il va être reconnu dans le monde entier et en particulier aux États-Unis, va être d'accorder sur la scène théâtrale le couple qui est à l'œuvre dans un opéra, de faire qu'il ne s'agisse pas seulement de musique mais que leur représentation, leurs gestuelles, soient enfin accordées.

C'est le moment où je le lis à distance dans vos regards, vous vous posez la question : attention, attention, cet enfant n'a suivi aucun enseignement, il n'a eu aucun professeur, il n'a eu aucun éducateur, il n'a, je dirais, aucune initiation. Mais comment ça lui est venu ? Comment a pu opérer cette opération qui va s'avérer assez décisive, matrice de son existence future ?

Eh bien, il vous faut à cet endroit reconnaître que l'incorporation de cet enseignement ne lui est venue de rien d'autre que de l'adresse qui lui était faite par ses parents et qui le désignaient à telle ou telle place, c'est-à-dire qu'il recevait déjà son message de l'Autre, son identité de l'Autre, et celle-ci lui assignait une place, une place subjective et l'assomption de cette place pour celui qui consent à y advenir est génératrice de l'ensemble des conduites, des propos, des sentiments qui sont propres au sexe qui a été ainsi, par cette adresse, assigné.

Et donc vous percevez tout de suite, et c'est le cas du petit Hans, que si cette assignation diffère selon qu'il s'agit de celle du père ou de la mère, qu'elle n'est pas la même opération tellement fréquente et tellement banale aussi bien à partir de la position d'une mère qui souhaite ne jamais être séparée de son petit garçon et veut qu'il vienne se ranger définitivement de son côté, ou bien qui récusé l'identité féminine que lui renvoie sa fille et la neutralise, eh bien vous reconnaissez aussitôt dans les constitutions ordinaires des névroses ce que peut être pour un enfant le conflit, lorsque les parents ne sont pas décidés, sont déchirés sur l'identification à donner à leur enfant, et c'est évidemment le cas du petit Hans.

À ce propos, il y a une question qui surgit et qui bizarrement est également rarement traitée, mais vous verrez que nous n'avons aucune difficulté à l'évoquer, c'est-à-dire ce trait d'identification. Ce trait qui est toujours phallique, qu'il s'agisse du garçon ou qu'il s'agisse de la petite fille, ce trait, par quoi est-il représenté ? Il est représenté bien sûr par un mot, par un signifiant, et celui-ci a besoin d'être – et vous commencez peut-être à voir où je veux en venir avec les problèmes actuels – celui-ci, ce signifiant a besoin d'être confirmé par un réel essentiel qui est celui du corps.

Je veux dire, ce qui vient en quelque sorte donner sa confirmation au réel que les parents mettent en place à cette occasion, c'est évidemment l'anatomie qui donc n'est pas le destin, mais qui est en général la condition pour que les parents inspirent, s'inspirent de l'identification qu'ils vont assigner à leur enfant. Donc s'il s'agit du garçon, eh bien, le trait représentatif de cette identification n'est que trop connu, évidemment, puisqu'il s'agit d'un organe et que, à ce moment-là, surgit cette question dont nous sommes assez stupides pour la laisser ouverte et ne pas depuis longtemps à avoir permis à, je dirais, l'opinion informée de s'en souvenir ; et du côté féminin, quel est ce trait phallique ? Est-ce qu'elle en a un ou est-ce qu'elle n'en a pas un ? Parce que si elle n'en a pas un, eh bien, il

est bien évident que c'est l'ouverture de cette guerre des sexes, de cette revendication, de ces manifestations de souffrance, d'intolérance.

Entendons-nous bien, là aussi. La fille reçoit le message, si je puis dire, de son inconvenance à partir de ce qui lui est signifié par son compagnon mâle. Je veux dire que chacun de nous reçoit son message de l'Autre, et dans ce cas-là, ça n'est pas moins pour être éventuellement en mesure de satisfaire et d'être reconnue pleinement par son compagnon et non pas dénoncée par lui, que la fille cherche à répondre à cette exigence, qui ne semble pas décidée justement, ni par la structure anatomique ni par la structure du langage.

Je veux dire s'il existe un Un qui est systématiquement viril et masculin, eh bien il n'existe pas de Un qui soit spécifique de la féminité, sinon... Ah, sinon qu'il existe néanmoins que l'anatomie propose à ce défaut dans la structure d'individualiser le trait qui serait spécifiquement féminin. Eh bien, il y a ce qui fait Un pour la petite fille, comme il y a cet organe qui fait Un pour le garçon, et ce Un, c'est son corps. Autrement dit, de même que la jouissance du garçon sera bêtement celle d'un organe, la jouissance de la fille est exposée à être celle de son corps, quitte à ce que, comme nous le savons, il y aura cet investissement par son compagnon, cet investissement de tout ce qui du corps féminin lui semble spécifique, c'est-à-dire les rondeurs, les volumes qui semblent spécifiques de la féminité, et que son compagnon masculin voudra traiter comme s'ils étaient l'équivalent de l'organe que justement il ne retrouve pas chez sa compagne.

À ce propos, au passage, je dirai quelque chose que nous pouvons tranquillement esquisser. Qu'est-ce qui fait que de façon si fréquente, une petite fille évoquera le fait que la féminité lui est advenue par une intrusion obscène et traumatique, c'est-à-dire par un viol, qui ne peut s'être produit que durant son sommeil puisqu'elle n'en a pas été le témoin ; mais néanmoins, dans la mesure où elle se découvre rangée du

côté féminin, elle s'interroge sur la façon dont ça a bien pu lui arriver. Il faut bien qu'il y ait eu une opération d'incorporation, de pénétration pour qu'elle puisse ainsi se retrouver féminine. Et de façon fort naturelle, elle va en imputer la responsabilité à celui qui semble être le chef d'orchestre de tout ça, c'est-à-dire le père, et donc soupçonner le père d'être le responsable de cette action faite à son insu et qui l'a condamnée à être rangée, pour sa satisfaction à lui – car c'est vrai qu'un père peut parfaitement se réjouir aussi bien d'avoir des garçons que d'avoir des filles – eh bien, que c'est cette action violente faite à son insu qui lui vaut d'être ainsi habilitée d'une féminité due à un traumatisme, à une violence et faite à son insu et sans son consentement.

Ce point mérite d'être relevé, toujours à propos de l'éducation. Retenons que c'est tout de même une question qui appartient à l'éducation et qui ne peut pas être négligée dans la mesure où la psychanalyse elle-même a pour origine le malentendu concernant cet épisode puisque, comme vous le savez, Freud est parti du récit que lui faisaient ses patientes hystériques et que celles-ci, avec un ensemble parfaitement remarquable et sans s'être concertées, sans se donner le mot, venaient toutes lui raconter des scènes de viol opérées à leur insu par un personnage que Freud, dans ses premières observations, met du côté de l'oncle pour ne pas heurter le public, pour ne pas éventuellement provoquer la répulsion du lecteur, alors que ce que rapporte la femme implique très précisément le père. Ce que nous, nous avons à retenir, c'est que cette histoire sur laquelle Freud a été très vite à revenir pour dire qu'il s'agissait là, chez ces jeunes femmes hystériques, d'un fantasme, éventuellement partagé, cette histoire va continuer à vivre et ne cesse pas de vivre.

Il y a eu du côté du mouvement psychanalytique international, l'*International Psychoanalytic Association*, qui est détentrice des manuscrits de Freud, ils ont eu le souci de déchiffrer les premiers textes de Freud et ont délégué un jeune psychanalyste. Et celui-ci s'appelait Masson, si je m'en souviens bien ; il en a

tiré la conclusion, qu'il a immédiatement rendue publique à grands renforts de publicité, c'est que Freud avait menti et qu'en réalité, ces personnes avaient été effectivement victimes d'un viol. Je me souviens... je le raconte pour l'anecdote, pour montrer comment cette histoire existe toujours et n'a jamais été effacée, je me souviens d'un congrès que nous avons à Bruxelles avec nos amis belges et où l'un de nos meilleurs collègues est venu plaider pour que dans notre groupe nous organisions une association de défense des jeunes femmes qui avaient été dans leur enfance victimes d'un inceste de la part de leur père et qui avaient depuis à en souffrir leur existence durant.

Ceci évidemment, non pas pour dire que ce genre d'événement est impensable et ne peut se produire ; mais, dans la mesure où c'est à ce genre d'événement qu'est attribuée l'identification féminine, autrement dit comme un malheur définitif lié à un traumatisme dont le père est responsable, cela prend évidemment une tout autre figure comme étant un mode d'agression définitif contre la sexualité telle qu'elle se pratique.

Et d'autre part, nous savons tous que ce thème aujourd'hui fait partie de la vulgate, je dirais, de l'opinion publique et que tous les mouvements qui s'organisent et qui justifient la castration des coupables, qu'ils soient punis comme ils le méritent, avec ce réarrangement d'une sexualité féminine qui ne devrait plus rien aux représentations, à l'instance phalliques ; puisqu'en dernier ressort, c'est d'une instance phallique en tant qu'elle est également partagée du côté mâle et du côté femelle, sauf que du côté féminin, il se trouve que, du fait de conditions qui sont celles de la structure, ce trait de l'identité que j'évoquais tout à l'heure, ne se trouve confirmé que par la maternité. L'amour ne suffit pas. Il laisse toujours, comme nous le savons, une interrogation et une inquiétude, serait-il le plus assuré et le plus fort, alors que la maternité fournit cette sorte de légitimité qui fait qu'elle peut aujourd'hui constituer l'idéal auquel vient se résumer le parcours sexuel d'une femme, avec de préférence des

modalités de fécondation qui justement soient dispensées de toute référence phallique.

Je raconte volontiers cet épisode rapporté par une de nos collègues qui s'occupait, justement à Bruxelles, des femmes venues demander une fécondité par mère porteuse ou bien une procréation médicale assistée, à l'époque où en France elle n'était pas pratiquée. Et à la question posée par la collègue « et qu'est-ce que vous venez me demander ? qu'est-ce que vous venez chercher chez moi ? ». La réponse était « nous sommes venues chercher *les ingrédients* ». Comme vous le voyez, nous sommes effectivement assez loin, avec ce terme de cuisine, de ce que nous pouvons rêver, ou imaginer, ou réaliser comme vie sexuelle dans notre espèce.

Pour ne pas être simplement comme ça, comme j'ai l'air de l'être, où je mêle théories et sentiments, j'évoquerai pour nous une question plus délicate qui est que si la sexualité se transmet donc par l'incorporation, l'adoption, l'identification à un trait, un trait unaire, le terme est chez Freud *einzigiger Zug*, c'est amusant ce *trait*, en allemand *einzigiger Zug*, « trait unaire », parce que dans la psyché de Sigmund Freud, le *Zug*, c'est-à-dire le *trait*, c'est aussi un *train*, joue un rôle important que vous découvrirez ou avez découvert vous-mêmes, je vous laisse le trouver. Enfin, ce sont des rencontres qui ne sont pas des hasards.

Mais si là on comprend relativement bien le rapport de l'identification avec l'incorporation de trait, c'est-à-dire d'un signifiant, de Un signifiant qui en l'occurrence, ici, se résume au caractère Un de tout signifiant, dans la mesure où le signifiant se trouve être le représentant de cette instance phallique qui dans le Réel constitue ordinairement le référent du parlêtre et origine, ce qui, à la surprise de Freud, s'appelle la libido : c'est-à-dire que quoi que je raconte, je peux parler de la chasse aux papillons, eh bien je suis en train, sans que je le sache et sans que je le veuille, d'être soutenu dans mon articulation par des références sexuelles et en particulier des références phalliques.

Mais la tempérance, comment ça s'attrape ? C'est important la tempérance. C'est essentiel. C'est tellement essentiel que, comme je le rappelle souvent, ça a été la préoccupation majeure de la philosophie à son origine. La philosophie qui était tout autre chose qu'une spéculation, mais qui était une école morale, c'est-à-dire ayant à décider, pour ceux qui voulaient s'inscrire dans telle ou telle école, de ce qu'allait être justement le rapport à la jouissance et à la part sacrificielle qu'ils allaient accorder à cette jouissance, c'est-à-dire la part à laquelle ils allaient renoncer, le refus de ce qui s'appelait l'hubris, l'outrance, l'excès, c'est-à-dire celui justement qui n'est arrêté par rien et qui, à partir du moment où il a un appétit, une pulsion, il fonce, il y va. Après tout, c'est vrai, quoi. Qu'est-ce que j'ai comme ça à barguigner, à reparler, à tourner autour. Est-ce que vous pouvez m'expliquer pourquoi je serais ainsi condamné à faire des manières ? Et pourquoi je n'irais pas immédiatement, directement, simplement à la consommation qu'elle soit évidemment celle du besoin ou qu'elle soit celle du désir.

Alors comment se fait cet apprentissage de la tempérance pour l'enfant dans une famille ? Et là je suis obligé de vous demander de me faire confiance, c'est-à-dire de reconnaître que c'est à partir de la reconnaissance du caractère opératoire majeur du trait unaire, du trait Un, et que désormais le monde est pour moi organisé par la sériation, le caractère sériel, par la succession de ces traits, ne serait-ce que parce que mon désir ou mon besoin sera dialectisé.

Eh bien c'est ce caractère sériel du trait – un, un, un – et bien entendu la coupure, l'intervalle qui sépare chacun de ces traits : ils ne vont pas faire un monde comme ça, homogène, compact, il n'y a que le réel qui se présente sous cette forme compacte. Mais c'est dans cette mesure-là que la sériation commande le devoir pour accéder au désir et à une satisfaction des besoins qui ne soit pas simplement l'incorporation goulue qui existe.

Ceux d'entre vous qui avez approché ce qu'est l'anorexie, et justement l'anorexie des jeunes filles, savent ce que c'est que l'incorporation goulue. Elles ne mangent pas, quand elles mangent ; cette fameuse boulimie, puisque c'est comme ça qu'on l'appelle, est justement exemplaire de ce qui est la tentative d'exercer une satisfaction du besoin qui se dispense de ce type de découpage que réalise le signifiant et qui va directement à l'objet, à son incorporation, quitte à ce que bien sûr ce qui est là absorbé, soit assez intolérable en tant que c'est du réel pour être en général vomi, rejeté peu après.

Je ne vous dis tout ça que pour vous faire remarquer, je ne sais pas si ce que je vous dis vous semble abstrait, que nous sommes en réalité dans la clinique la plus proche et dont Lacan disait « nous sommes sérieux parce que nous sommes sériels ». Et je m'amuserai, et vous me permettrez cet amusement, en jouant de ce terme pour vous faire remarquer que le sériel peut devenir un objet d'art, je vous renvoie à une visite du jardin du Palais Royal pour voir les colonnes de Buren et vous demander : qu'est-ce qu'il y a d'artistique dans cette affaire, si ce n'est justement la représentation de la série.

Je vais passer au second volet qui constitue l'éducation, et qui est l'apprentissage scolaire : l'apprentissage scolaire pour un enfant, dont on suppose qu'il a acquis justement dans son milieu familial son identification et puis ce respect de la tempérance.

Si certains, certaines, d'entre vous sont enseignants, ils connaissent le milieu de l'enseignement, eh bien ils doivent savoir que justement les maîtres et les maîtresses aujourd'hui voient le plus souvent arriver des enfants qui, premièrement, bougent tout le temps, c'est-à-dire n'ont pas acquis ce qui est leur place, cette place qui est liée à l'identification, et dans la mesure où ils n'ont pas de place, eh bien, ils cavalent, ils bougent tout le temps. Vous ne pouvez pas les arrêter.

Et puis ces enfants qui aussi ne connaissent aucunement la tempérance, c'est-à-dire dans leur rapport au petit voisin

manifestent directement sous la forme de coups ou de caresses éventuellement l'expression de leurs pulsions, sans aucune retenue, et cela de façon égale à l'endroit de l'enseignant, exposé à recevoir coups de pied ou coup de griffe, etc. Témoignage, si vous en avez besoin, du fait que ce que j'évoque ici pour nous concerne de façon la plus directe et la plus simple la clinique à laquelle nous avons affaire. Alors, qu'est-ce que c'est que ce passage des enfants par la scolarité ?

Je dis « qu'est-ce que c'est » parce que nous connaissons tous ceux qui dans la vie ont parfaitement pu réussir sans jamais avoir quelque intérêt à l'apprentissage scolaire. Ça ne veut pas dire qu'ils sont illettrés, qu'ils ne savent pas lire ni écrire, ce qui est un handicap, mais dans le paysage français, il y a eu des personnages politiques importants, qui appartiennent aux Républiques précédentes, je ne vais pas les évoquer, qui n'avaient fait aucune étude secondaire, qui n'étaient pas passés par le lycée et qui avaient fait la preuve, à partir de ce qui s'acquiert dans la famille, qu'ils avaient tout ce qu'il fallait pour socialement réussir, et d'autant plus s'ils avaient acquis du même coup en famille le désir de briller, de se faire reconnaître, de réussir, le désir d'être puissant, etc.

La question qui est aujourd'hui de la meilleure actualité, et c'est la question que se posent les jeunes, elle est justement : qu'est-ce que nous leurs transmettons, qu'est-ce que nous leur enseignons, pour quelle finalité, à quoi ça sert, et à quoi ça sert aujourd'hui d'autant plus, comme vous le savez, que ce petit appareil magique, qui s'appelle le smartphone, constitue la plus stupéfiante des bibliothèques portatives et que vous y avez réponse à presque toutes les questions que vous pouvez vous poser. Et donc on ne voit vraiment pas ce que vous pourrez gagner à devoir vous incorporer de ce qui ne pourra jamais n'être que des bribes de ces connaissances. Qu'est-ce que vous en attendez puisqu'elles sont à votre disposition dans votre poche.

Qu'est-ce que vous avez à faire, perdre du temps à l'incorporation de ce savoir quand il est à votre entière disposition et qu'en outre il a perdu un statut qui jusqu'ici vous rendait intimidant puisque le savoir a toujours occupé une position maîtresse, position maîtresse qui valait d'ailleurs à l'enseignant, autrement dit au professeur, une distinction respectueuse et particulière, celui-ci étant reconnu comme un maître, alors que cette mise à disposition fait de ce savoir un serviteur présent en permanence dans toutes les circonstances, dans toutes les conditions et donc vous pouvez faire ce que vous voulez. Ce qui fait que plus que jamais, la question se pose de ce que peut transmettre l'apprentissage scolaire, d'autant qu'il est délibérément, et du fait même de nos progrès scientifiques, il a délibérément choisi de paraître de plus en plus comme étant le passage à la formation de techniciens. Techniciens juristes, techniciens médicaux, techniciens mathématiciens, techniciens littéraires. Et que c'est donc la tentative de rendre le savoir d'abord le plus scientifique, autrement dit universel, possible et de faire que sa vérité ne connaît d'autre vérification que celle de la réussite de son application.

Ce qui intéresse, c'est ce qui marche et le reste on s'en fout. Ce qui, comme vous le voyez tout de suite, pose un problème relativement délicat parce que ce que nous avons vu tout à l'heure sur le rôle essentiel de la tempérance implique un double mouvement, une condition étrange, et qui fait qu'il faut d'abord que ça ne marche pas, autrement dit que je renonce à ce qui serait la jouissance parfaite, immédiate et accomplie, il faut que j'y renonce pour avoir accès à une jouissance qui tienne et en particulier sexuelle. C'est ce que Freud avait découvert avec cette rubrique du complexe d'Œdipe. Autrement dit, que la constitution, la possibilité de la jouissance passait par justement le renoncement d'avec l'objet le plus cher, représenté en l'occurrence par la mère, pour qu'éventuellement j'aie ultérieurement l'accès à une jouissance sexuelle qui puisse tenir.

Autrement dit, la vérification de l'efficacité de mon apprentissage dans ce cas-là passe d'abord par un échec fondateur, et si je ne passe pas par cet échec, éventuellement traumatisant, difficile parfois à séparer du traumatisme, si je ne passe pas par cet échec, je vais avoir beaucoup de difficultés à ce que ça fonctionne, pour que justement ça puisse fonctionner et de manière définitivement pas tout à fait satisfaisante ; il y aura toujours quelque chose qui fera que ma jouissance ne sera faite que de semblants.

C'est évidemment ce qui est le moteur de l'insatisfaction propre au couple, aussi grand soit leur amour, leur attachement, leur estime, leur générosité, chacun d'eux sera invinciblement soumis à ce fait que l'insatisfaction, aussi dévoués soient-ils l'un pour l'autre, reste permanente, reste active et expose sans cesse au passage de la relation amoureuse à la crise d'hostilité réciproque.

Je pourrais..., j'aime cette histoire d'un jeune homme de notre temps, bien sous tous rapports, venant d'une bonne famille et dont j'ai eu à m'occuper, dont je raconte volontiers l'histoire parce qu'elle me paraît exemplaire et qui me pose la question suivante : l'autre jour, j'étais avec un ami dans ma chambre et puis, j'ai ressenti une émotion vis-à-vis de lui ; et il se tourne vers moi et il me dit : « Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'on devrait désirer une jeune fille ? ». Je suis sûr que vous avez tous et toutes la réponse. Si vous savez lui répondre, qu'est-ce que vous allez lui dire ? Et moi qu'est-ce que je vais lui dire ? Il me pose une question qui est à la croisée des chemins pour lui. C'est-à-dire, justement, celle du côté où son identification va... où le choix de l'objet peut pour lui complètement basculer. Qu'est-ce que je vais lui dire ? Qu'est-ce que je vais lui dire ? sur la question pourquoi est-ce qu'il faudrait désirer une jeune fille. Il faut, il faudrait. Pourquoi ? On est vraiment condamné à ça ? hein ? Eh bien, j'ai eu la réponse qu'il *fallait*.

Et dans « *fallait* », il y a le « *fallace* ». C'était une réponse qu'il *fallait*, c'est-à-dire en même temps *fallacieuse*, puisqu'elle

est tautologique mais je ne lui ai pas dit qu'elle était tautologique. Je ne lui ai pas dit qu'il *fallait* désirer les jeunes filles, je lui ai dit : les jeunes filles sont désirables parce qu'elles sont agréables à voir. Je vous dispense d'évaluer le caractère non tautologique de ma réponse, mais en tout cas, puisqu'il y avait une demande, cette réponse a eu son efficacité et ce jeune garçon, qui avait comme on dit bien besoin de jeter sa gourme... on le disait autrefois. Vous savez ce que c'est une gourme ? J'espère que ça n'a pas fait trop de bruit quand il a jeté sa gourme et qu'il n'a rien fracassé ! et donc, il s'est donc engagé dans une relation avec une jeune fille, et dont je dois dire que j'étais en guerre avec lui parce qu'il l'appelait « sa copine », il faut être moderne. C'était pourtant un garçon de bonne famille, il pouvait trouver mieux que de l'appeler « sa copine ». Enfin, c'est comme ça qu'il l'appelait avec toutes les étapes, le moment où il l'a présentée à ses parents, et que ses parents agréent son choix, etc. Pourquoi je vous raconte ça ? Parce que ça a évolué, évidemment. J'ai le privilège d'assister à tout le déroulement du film et au passage à toutes les étapes incontournables, le moment où il aurait préféré sortir tranquillement avec les copains, pas être toujours avec la copine. Séquence normale, familière jusqu'au moment où il viendra me dire : j'ai rêvé cette nuit que je couchais avec une autre que ma copine et c'était très agréable. Il interroge : « et pourquoi il ne faudrait pas que je couche avec une autre que ma copine ? » Là aussi, je pense que vous avez toutes et tous la réponse. Vous savez tout de suite ce qu'il faut lui dire. Il faut lui dire quoi ? Eh bien il faut lui dire : dans la mesure où l'objet de la satisfaction est toujours un semblant et que le désir est toujours fondé par ce qui est à côté, à côté du semblant, à côté de ce qui nourrit le semblant, il est inévitable qu'on puisse avoir envie d'y aller, aller voir ce qu'il en est de ce qui est à côté du semblant, peut-être que ce qui est à côté du semblant, ce serait le vrai, après tout. Hein ? Est-ce qu'il ne faut pas faire une expérience ?

Qu'est-ce que vous allez lui dire ? Nous sommes pourtant là dans la physiologie du désir. Est-ce que l'un de nous va l'accuser, le rendre coupable ? D'avoir un désir à côté de sa copine. Je n'étais pas encore arrivé à le faire renoncer à ce nom que je trouve impossible, impossible parce qu'il rappelle forcément la relation avec le copain, copine, jeune fille qui doit fonctionner comme si elle était un copain, simplement marquée d'un trait qui lui appartient et qui serait accidentel puisque le sens serait réalisé par le copinage, c'est-à-dire l'identité. Être une copine, ce n'est pas être autre, une copine c'est être semblable avec simplement le fait qu'il y a une petite différence accessoire, la différence des sexes et puis c'est tout. Je voudrais que vous m'aidiez. Je sais que vous serez secourables. Qu'est-ce qu'il faut lui répondre à ce jeune garçon qui évolue bien, il évolue normalement. Il vient d'une très bonne famille, mais qui justement du côté de la répartition des rôles entre père et mère fait que ça ne s'est jamais bien décidé. Alors ? Est-ce que l'un de vous peut m'aider ? ou aider ce garçon ? Qu'est-ce qu'on va lui dire ?

Étudiante : M. Melman, bonsoir. Je vais me risquer à vous formuler une réponse, faute de mieux parce qu'on ne peut pas naviguer dans tous les possibles. Est-ce qu'on peut lui dire d'aller justement avec ces filles qu'il désire, de l'autoriser : et bien faites donc, allez avec ces filles que vous désirez.

M. Melman Pardonnez-moi mais il me semble que vous prenez la position de la facilité.

Étudiante : Absolument, parce que je me posais d'autres questions justement, que je vais vous dire. Je pose peut-être une question dans le vide, mais ce n'est pas grave. Est-ce que le fait qu'il ait perçu à un moment donné sa copine peut-être comme pas désirable, est-ce qu'il y aurait quelque chose qui à un moment donné aurait fait qu'il ne la désire plus lorsqu'il l'a vue à ses côtés, ça serait des raisons ?

M. Melman Non, non il continue de trouver sa copine..., il continue d'avoir des désirs honnêtes à l'égard de sa copine. Il éprouve des désirs... est-ce que je les qualifie de malhonnêtes ? Non. Je ne sais pas comment les qualifier... des désirs à l'endroit d'une autre, et d'ailleurs il se demandait s'il n'allait pas lui en parler à sa copine, et se dessinait à l'horizon, il me l'a avoué en rougissant, parce que c'est quand même un garçon bien, le fantasme des clubs échangistes. C'est vrai, nous sommes bien dans une économie de l'échange, tout de même, hein ? Alors pourquoi est-ce que la vie sexuelle ne connaîtrait pas les mêmes bénéfices que ceux qu'engrange l'échange en économie, hein ? où on se prête, comme ça, le ou la partenaire, et puis après j'te le rends, pas trop abîmé j'espère, et tu en fais..., tu continues comme tu veux.

Étudiante : Donc la question qui se pose c'est la question de ce qui est perdu dès lors qu'on fait un choix, c'est-à-dire ce qu'il reste, ce qu'il va accepter de céder, de renoncer à cette part de toute-jouissance. Est-ce qu'on peut l'amener sur la perte qu'il risque de faire, de manière assez habile à un moment donné dans le discours, dans les séances ?

M. Melman Vous êtes en train d'avancer. Étudiante : Le renoncement ?

M. Melman Oh, ce n'est pas très chic de se faire le prophète du renoncement, outre que c'est une position, je dirais, tellement traditionnelle et qui n'est d'ailleurs pas réservée à la morale religieuse, il y a des morales laïques qui sont pas moins structurées par ce qu'il en serait du renoncement. C'est odieux le renoncement, non ?

Étudiante : Oui, c'est vrai. Mais c'est encore pire de tout prendre parce que tout prendre, c'est perdre la raison d'une certaine façon...

M. Melman Oui, mais faut bien prendre des risques sinon... Vous vous rendez compte si notre conduite était exclusivement comme ça rationnelle, ça lui arrive, mais elle serait drôlement ennuyeuse.

Étudiante : Mais alors qu'est-ce qu'on peut faire pour ce jeune homme ?

M. Melman Ben voilà. Je suis content que vous reveniez à la question. Qu'est-ce qu'on peut faire ? En l'occurrence, là, ça se résume, ça se ferme avec qu'est-ce qu'on peut lui dire ?

Peut-être que ce qu'on pourrait lui dire, c'est que de toute façon le désir qu'il a pour sa copine est soutenu par le désir d'autre chose et que s'il avait un accès à cet autre chose, il s'avèrerait vite que ça serait le désir encore d'autre chose. Ce qui ne veut pas dire que du même coup, ça lui serait interdit.

Étudiante : Excusez-moi, je vous interromps, c'est très intéressant. Est-ce qu'on ne prend pas le risque qu'il aille toucher à son désir qui est masqué derrière le désir ambivalent envers sa copine. Est-ce qu'on ne prend pas le risque qu'il prenne connaissance de son désir et que par le même coup, ce désir, qui est fondé sur l'ambivalence et le refoulement, ne puisse plus tenir lieu de support de désir.

Étudiante : C'est ça, exactement. Après je ne connais pas le patient, peut-être qu'il n'est pas dans ce cheminement.

Étudiante : Je voudrais revenir à la distinction entre sexualité masculine phallique et sexualité féminine qui est peut-être différente.

Dans pas mal de recherches récentes, l'accent est mis sur la distinction de la sexualité féminine par la profondeur, c'est-à-dire autant le sexe masculin, indépendamment de la puissance ou de l'aspect culturel qui lui reconnaît justement le pouvoir, il y a cette sexualité féminine caractérisée par sa profondeur et qui se distingue de la sexualité masculine. J'aimerais savoir votre avis.

M. Melman D'abord, je souscris volontiers au caractère métaphorique du terme dont vous vous servez pour dire que la sexualité féminine peut sans doute être facilement plus profonde, de même que ses sentiments ou sa façon d'aimer, que celle de son compagnon mâle ; donc je ne vois aucune difficulté pour récuser cet usage métaphorique.

Mais compte-tenu de ce que nous savons sur le fait, surprenant, que nous ne sommes pas habitués, que tout se joue en surface ; je veux dire que ce qui supporte la vie psychique n'est pas organisé par ce qui serait une distinction de ce type de plan, même si au début on a dit que la psychanalyse, c'était la psychologie des profondeurs, c'est pas en grattant le sol que je vais trouver l'objet cause de mon désir.

C'est amusant parce que Freud aimait beaucoup les objets qu'on trouve en grattant le sol et que, comme vous le savez, les Tanagras avaient à ses yeux le privilège de le constituer en collectionneur même s'il ajoutait qu'une fois ces objets à l'air, eh bien ils étaient amenés à se dissoudre, de la même façon que les symptômes névrotiques, une fois qu'ils étaient amenés à l'air, étaient amenés à disparaître.

En réalité ce n'est pas ce genre d'oxygénation qui est susceptible de guérir un symptôme et d'autre part il n'y a en profondeur que l'espoir qu'à force de gratter j'y arriverai. Espoir qui peut occuper pas mal d'années ; qu'en déblayant je vais finir par y arriver.

Je sais bien que je ne réponds pas directement à votre question, c'est-à-dire sur le rôle de la profondeur dans la sexualité féminine, encore que j'en célèbre le caractère métaphorique. Ça a soulevé beaucoup de discussions, savoir si une femme trouvait sa jouissance en surface ou en profondeur. Ce que vous dites n'est pas pure spéculation, tout ça a été discuté car nous sommes mal formés dans les repérages opérés par une géométrie, qui n'est plus une géométrie euclidienne, mais qui s'avère, si on suit Lacan, être la topologie.

Si ce qu'il dit est exact concernant l'organisation topologique des formations de la vie psychique, la topologie ignore la dimension de la profondeur, elle ne connaît que la dimension de la surface. Voilà, si vous voulez, le type de réponse que je pourrais faire à votre question.

Ceci étant, je m'aperçois que, de façon qui pour moi a été agréable, l'heure a tourné. Il y a toute une part de mon exposé

qui se trouve arrêtée sur la question de savoir « qu'est-ce que nous attendons de l'enseignement scolaire, qu'est-ce que nous voulons de nos enfants avec l'enseignement scolaire que nous leur prodiguons ? ». Autrement dit est-ce que nous pensons que leur rapport au monde et à eux-mêmes se trouvera conforté, amélioré, soutenu par ce que nous pouvons leur apprendre ou bien simplement, est-ce que nous commençons très tôt, puisque le choix de l'orientation aujourd'hui se décide très tôt, dès le lycée, est-ce que nous les vouons très tôt simplement à une vie professionnelle ?

Est-ce que nous n'avons pas à reconnaître à notre activité d'autre but que de les insérer dans l'économie à venir en leur faisant choisir la discipline qui semble la plus promise au développement et au succès. Je resterai donc si vous le voulez bien sur cette question et je crois que si j'ai devant vous à reprendre, ce sera spontanément enrichi par l'évolution à laquelle nous assistons et à laquelle je suis sûr vous êtes attentifs vis-à-vis d'elle et à laquelle vous êtes sensibles. Évolution de ce qu'est aujourd'hui premièrement la carence de l'enseignement reçu dans la famille, puisque la famille une fois sur deux est amenée à faire défaut et que donc tout ce que j'ai raconté sur l'identification et le gain de la tempérance se trouve radicalement mis en cause par la dissolution de la famille et que d'autre part l'enseignement organisé par le souci de l'orientation et de la réussite professionnelle passe à côté de ce que nous aurions à préciser comme étant ce qui a toujours jusqu'ici était attendu d'un enseignement.

Étudiante Je voulais avoir votre avis sur l'éducation religieuse d'un enfant, l'importance de l'éducation religieuse.

M. Melman Écoutez, l'éducation religieuse a toujours eu sa place. Je n'ai pas besoin de développer ce que nous savons de ses conséquences, elle est fondée sur ce que Freud appelait une illusion. Est-ce qu'il l'appelait ainsi à cause de son engagement personnel ou à cause de son rapport à la structure, estimant que cet amour consacré à un père, créateur et ordonnateur,

condamnait l'enfant à une puériorité définitive et que l'adulte rendu ainsi, je dirais, soustrait à sa tâche qui est de prendre ses responsabilités et non pas d'attendre qu'on le tienne par la main ou qu'on lui enseigne selon la religion considérée ce qu'il doit faire, le plus souvent d'ailleurs qu'il s'arrangera pour ne pas faire ou contourner puisque c'est quand même une des grandes modalités de la religion de reconnaître d'emblée qu'il faut pardonner à celui dont on sait qu'il ne saura pas accomplir les prescriptions de la religion, et ainsi l'engager dans une culpabilité qui est un mode de satisfaction sûrement comme un autre, mais on peut éventuellement en préférer d'autres.

Donc si vous voulez, Lacan, et je vais terminer là-dessus, Lacan disait « la religion vaincra ». Ce n'est pas sûr. Ce n'est pas certain. Lacan disait « la religion vaincra » dans l'idée que le savoir technologique qui aujourd'hui nous domine aura besoin d'un référent pour être vivable et d'un référent qui le tempère, ce savoir, et le civilise et cesse de le rendre aussi excessif et débordant.

Mais il ne paraît pas du tout certain qu'un système qui avec la religion est un frein à la jouissance, est une invitation à la tempérance, une prescription de la tempérance, en tant qu'elle ne relève plus du sujet mais qu'elle lui est prescrite, qu'elle lui est ordonnée, il n'est pas certain qu'au moment où le développement de l'économie fondé sur l'exaltation du droit de chacun à participer à toutes les jouissances, y compris à celles du sexe qui n'est pas le sien en endossant l'identité qui n'est pas la sienne, donc au moment où la puissance de l'économie et son développement est d'encourager cette hubris de la jouissance, on voit mal de quelle façon cette imposition d'une restriction qui serait voulue par un personnage dont le pouvoir créateur aujourd'hui est éminemment discuté...

Ce n'est pas par hasard si aujourd'hui l'étude de l'Histoire en France, par exemple mais aussi ailleurs, est une Histoire sinistrée. On ne s'intéresse plus à ce qu'il y avait avant, on ne

s'intéresse plus qu'au moment présent, on ne s'intéresse même pas forcément à l'avenir malgré la crainte des écologistes.

Il s'agit de vivre pleinement le moment présent, et on voit mal comment dans cette exaltation de la jouissance immédiate instantanée du moment présent, une religion aurait sa place. Ça implique une tout autre dimension, c'est en tout cas mon sentiment. Et comme tout va vite, on pourra sûrement, l'année prochaine, vérifier un peu tout ça et peut-être poursuivre sur ce qu'est aujourd'hui, pour nos enfants, l'éducation à laquelle ils ont accès et ce qu'elle produit, ce n'est pas rien.

Merci pour votre attention.